

Ma version de

Bernard-Henri Lévy présente son « Jugement dernier », monté au théâtre de l'Atelier. Sorte de musée Grévin de la mémoire du XX^e siècle par neuf témoins ordinaires de l'Histoire.

L'EXPRESS : Alors, après la philosophie, le roman, le journalisme, l'édition, la critique d'art, voilà que vous vous attaquez au théâtre, avec « Le Jugement dernier » ! Vous savez donc tout faire ?

BERNARD-HENRI LÉVY : Je n'ai pas décidé un matin d'écrire une pièce. Ce sont les thèmes que j'avais en tête depuis deux ans qui ont imposé le genre théâtral. A l'époque, on parlait de la fin de l'Histoire, on se demandait par quelles portes on sortirait du communisme, quel était le sens de ces événements extraordinaires qui se passaient à l'Est. J'avais envie de répondre à tout ça.

– **Peut-être avez-vous été tenté de faire vivre des personnages devant un public ?**

– Surtout, je voulais parler de cette époque folle, exaspérée que nous vivons et que Debord appelle depuis plus de vingt ans la « société du spectacle ». Et convoquer en un même lieu les grands archétypes du XX^e siècle.

– **En somme, mettre l'Histoire en scène.**

– Ecrire ma version de « Fin de partie » avec neuf intervenants. D'abord, Anatole et Maud : lui est une star déchue, un metteur en scène hollywoodien qui sort d'une longue traversée du désert. Elle est son assistante. Apparemment docile, dévouée, amoureuse. Ils veulent monter un spectacle ambitieux qui résumerait le siècle avec sept personnages clefs. Ils convoquent donc sept individus, à la fois exemplaires et anonymes, qui ont vécu chacun un moment important de notre histoire.

– **Comment les avez-vous choisis ?**

– Je les ai inventés à partir des épisodes les plus marquants du siècle. Par exemple, la secrétaire infirmière de Lénine.

– **Pourvoyeuse de ses ultimes voluptés...**

– Oui. On apprend qu'elle lui faisait des câlins dans les derniers jours de son agonie. Elle vient ici livrer ce

qu'elle prétend être les suprêmes pensées du grand homme, son vrai testament. Lénine, désenchanté, aurait, avant de mourir, reconnu que le communisme n'allait pas libérer l'humanité, mais, au contraire, la réprimer.

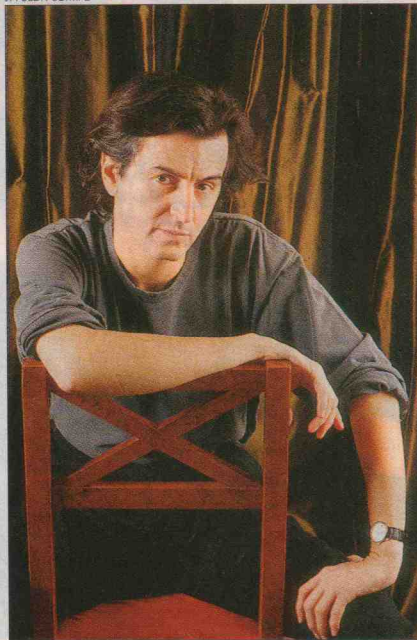
– **Il y a aussi Melody Cook, caricature de rocker, spécialisé dans le charity-business.**

– Lui, c'est un « droits-de-l'homme-humainitaire » dérisoire : il arrive du Bangladesh pile pour le journal de 20 heures. C'est le disciple d'un philosophe que j'ai appelé Henri-Norbert Yvel, qui est un peu mon double et ma caricature. Il a les mêmes idées que celles que j'avais il y a quelques années et que je trouve aujourd'hui impossibles à soutenir.

– **C'est-à-dire ?**

– Voyez ce qui se passe en Yougoslavie. On est en train d'aider les gens à mourir le ventre plein. Les organisations humanitaires sont, toutes proportions gardées, dans la situation où aurait été la Croix-Rouge si elle avait livré des couvertures à la porte d'Auschwitz.

J. FOLEY, OLYMPE



R. MELLOUL/SYGMA



– **Il y a d'autres personnages qui vous ressemblent : le professeur qui prêche la révolution, c'est vous ? C'est Althusser ?**

– Moi et tous les gens qui m'ont marqué : Althusser, d'abord, qui a beaucoup compté dans ma vie ; Boudarel, Vergès, aussi, à cause des années mystérieuses pendant lesquelles, dit-il, il est passé « de l'autre côté du miroir », peut-être chez les Khmers rouges. Nous avons tous cru à un moment qu'il fallait repenser l'espèce humaine. Cette pièce est donc une sorte de musée Grévin de la mémoire, mais les rôles sont forcément autobiographiques. Une part de mon imaginaire et de mes fantasmes depuis vingt-cinq ans.

Bernard-Henri Lévy, Pierre Vaneck et Arielle Dombasle, lors de la première lecture du « Jugement dernier », le 1^{er} octobre dernier, à l'Atelier.